



Evelyne BERRIOT-SALVADORE, dir.
Les figures de Didon : de l'épopée antique au théâtre de la Renaissance
© 2014 (IRCL-UMR5186 du CNRS) : www.ircl.cnrs.fr
Tous droits réservés. Reproduction soumise à autorisation.
Téléchargement et impression autorisés à usage personnel.



Avant-propos

EVELYNE BERRIOT-SALVADORE
(IRCL-UMR5186 du CNRS, Université Montpellier 3)

L'occasion de cette journée d'étude, organisée par deux centres de recherche de l'Université de Montpellier 3, l'Institut de Recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières (IRCL-UMR 5186)¹ et le Centre de Recherches Interdisciplinaires en Sciences humaines et Sociales (CRISES), est le choix original qui a été fait pour le programme des agrégations de Lettres 2014 : *Didon se sacrifiant* d'Etienne Jodelle. Cette tragédie humaniste mal connue, vraisemblablement composée entre 1553 et 1558 et publiée en 1574 après la mort de son auteur, peut encore apparaître « objet de recherches » plus que sujet de concours, comme l'a souligné un ouvrage tout récemment paru aux Presses Universitaires de Rennes : *Lectures d'Etienne Jodelle*².

Si les témoignages ne manquent pas sur le succès remporté par la première tragédie de Jodelle, *Cleopatre captive*, représentée en 1553 devant la cour, il n'en va pas de même pour *Didon se sacrifiant*. On doit à Emmanuel Buron d'avoir attiré l'attention sur un des rares textes qui fassent mention de la réception de la pièce : une épigramme du protestant Florent Chrestien :

Saeviit in vulnus funusque iacentis Elissae
Jodelli tragicis Gallica Musa modis,
Nec potuit digno componere membra pheretro
Vaegrandis magni simia Minciade,
Sed culpa ingenii splendorem nobilis umbrae
Deterit, et lacerans impius ossa tegit. [...]³

¹ Nous remercions particulièrement Brigitte Belin et Janice Valls-Russel sans lesquelles la mise en ligne de ces travaux n'aurait pas été possible.

² Sous la direction de Emmanuel Buron et Olivier Halévy, PUR, 2013, p. 9.

³ « La Muse française de Jodelle forcène en modes tragiques sur la plaie et sur la mort de la gisante Elissa, et, singe trop petit du grand Minciade, elle ne peut en rassembler les membres sur un digne brancard ; mais le vice de son esprit efface la splendeur de cette ombre noble, et, en la déchirant, l'impie recouvre ses os. », traduction d'E. Buron qui publie et commente l'épigramme dans *Lectures d'Etienne Jodelle*, ouvr. cit., p. 19-20.



Ce texte met, pour nous, l'accent sur un point essentiel : la réécriture de la fable de Didon. Au-delà de ses intentions polémiques – car Jodelle n'est pas seulement un dramaturge mais aussi le poète qui a écrit de violents sonnets contre les huguenots –, Florent Chrestien met en exergue ce que les diverses lectures critiques ont depuis cerné : les transformations génériques, stylistiques et idéologiques à l'œuvre dans la *Didon* de Jodelle. Si l'accent porte sur le démembrement, par Jodelle, de l'épopée du « grand Minciade », autrement dit Virgile, c'est par une métaphore qui met au premier plan la figure d'Élissa-Didon.

Or toutes les études récemment publiées, parce qu'elles s'intéressent avant tout aux sources directes de Jodelle, l'*Énéide* de Virgile et les *Héroïdes* d'Ovide, laissent quelque peu de côté la longue histoire du mythe de Didon. Aussi avons-nous voulu cette rencontre entre spécialistes de la littérature antique, de la littérature du Moyen-Age et de celle de la Renaissance, pour tenter de mieux comprendre la totalité de l'héritage reçu par les dramaturges de la Renaissance qui se sont emparés de la figure de Didon.

Élissa, la princesse de la ville de Tyr, fondatrice et reine de Carthage, veuve fidèle de Sicharias, se prête, comme Médée ou Cléopâtre d'ailleurs, à toutes les métamorphoses : celle de son nom d'abord – Élissa-Didon –, celle de ses qualités ou de son statut – bâtisseuse et chaste veuve, telle que la veut Ausone ; amante malheureuse dont Ovide fait entendre les lamentations –, celle de son genre même : femme, pathétiquement femme dans ses déplorations et ses passions, femme-virago par son courage et sa sagesse politique, selon l'étymologie même de son nom imaginée par Servius et que reprennent Christine de Pizan⁴ ou Hélisenne de Crenne⁵.

Un des avatars de ces métamorphoses, et le plus succulent, Rabelais vient nous l'offrir avec son *Pantagruel* : dans l'enfer que visite Epistemon ne trouve-t-on pas Didon en compagnie de Cléopâtre, l'une marchande de mousserons, l'autre d'oignons ? Didon est donc une « illustre » dont l'histoire, entre Virgile et Jodelle ou Marlowe, offre bien des visages. Joachim Du Bellay ne les ignorait pas en publiant, dans le même recueil, en 1552, une traduction du livre IV de l'*Énéide*, une *Complainte de Didon à Enée*, imitée d'Ovide, suivie d'une épigramme *Sur la Statue de Didon*, prise d'Ausone, pour réparer l'honneur de la reine de Carthage :

Passant, je suis de Didon la semblable,
Tirée au vif d'ung art émerveillable.
Tel corps j'avoy, non l'impudique esprit
Qui feintement par Vergile est descrit :
Car onq' Enée, onques les nefz Troyennes
Ne prindrent port aux rives Libyennes.⁶

Le colloque *Énée et Didon. Naissance, fonctionnement et survie d'un mythe*, édité en 1990 par René Martin, a déjà retracé la légende de Didon : « la reine d'une infinie variété littéraire » qui, entre le XVI^e siècle et le XX^e siècle, a pu occuper la scène dramatique ou lyrique avec une centaine d'œuvres différentes. Notre ambition, ici, est beaucoup plus modeste, puisqu'il s'agit seulement de présenter un personnage tel que la renommée l'a transmis à l'invention des dramaturges français ou anglais de la Renaissance.

⁴ Voir ici même l'article de Catherine Pascal, p. 9.

⁵ Voir Marie-Claude Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme. Le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme (1500-1550)*, Presses de l'Université de Laval, 2003, p. 451.

⁶ J. Du Bellay, *Œuvres poétiques. VI Discours et traductions*, éd. Henri Chamard, Paris, S.T.F.M., 1991, p. 331.